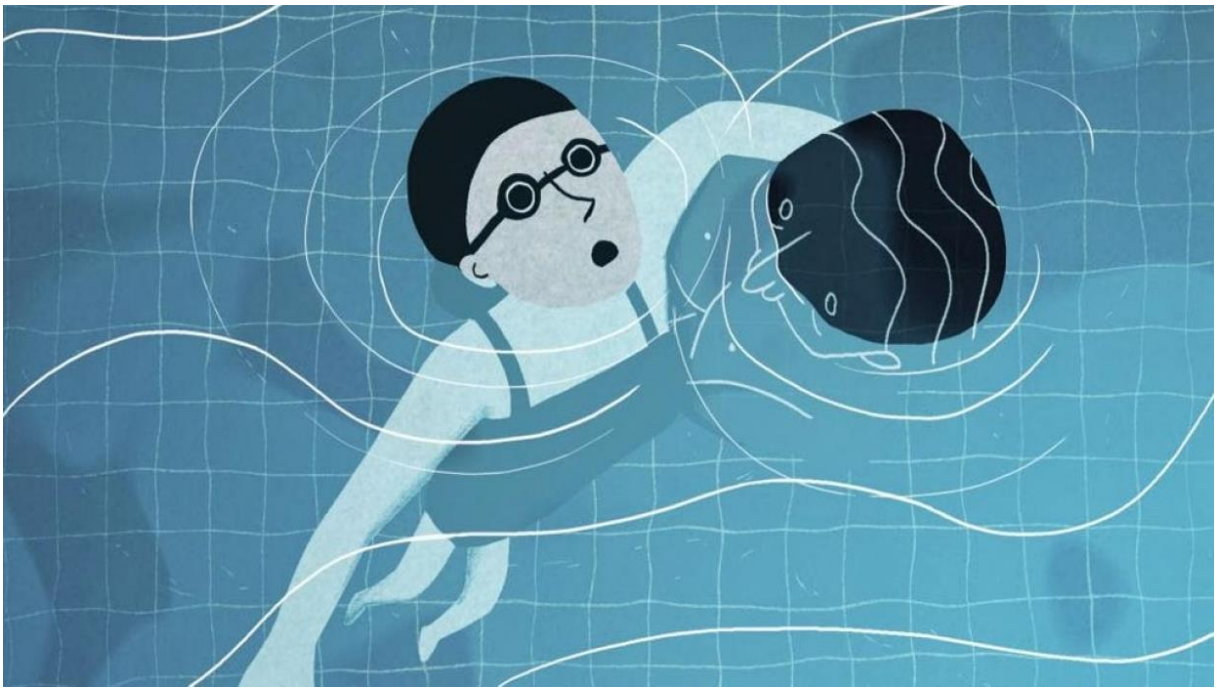
LE COURT S'ANIME

Automne 2015

Beach flags

De Sarah Saïdan
France – 2014 – ordinateur 2D/3D, dessin sur papier – 14 minutes
Réalisation : Sarah Saïdan / Animation : Jumi Yoon, Eloïc Gimenez, Armelle Mercat / Décors : Jean Bouthors / Compositing : Jean Bouthors, Benoît Razy / Musique : Yan Volsy / Son : Lionel Guenoun / Montage : Hervé Guichard / Voix : Behi Djaniti Ataï, Zahra Amir Ebrahimi, Soheila Emdadian, Darya Alirad, Shahrzad Akrami / Production : Ron Dyens (Sacrebleu Productions), Corinne Destombes (Folimage)
solidarité – différence – culture – droit de l'Homme – conflit – comportement humain – sport



Vida est une nageuse sauveteuse iranienne. Favorite dans son équipe, elle est décidée à se battre pour participer à une compétition internationale en Australie. Mais, avec l'arrivée de Sareh, aussi rapide et talentueuse qu'elle, elle va être confrontée à une situation inattendue.

Réalisé avec le soutien de Ciclic - Région Centre-Val de Loire

Distinctions, sélections :

Festival international du film d'animation – Animafest, Zagreb (Croatie) 2015
Sundance Film Festival (États-Unis) 2015
37ème Festival International du Court-Métrage de Clermont-Ferrand (France) 2015
Pré-sélection aux Césars pour le Meilleur Film d'animation (court métrage) (France) 2015
Prix SACEM de la meilleure composition musicale, Bruz (France) 2014
Meilleur film d'animation Animation Film - Festival International du Film, Aubagne (France) 2015

Analyse :

Le film prend place parmi des sauveteuses en mer iraniennes qui n'ont pas le droit de se montrer en maillot de bain. Etrange paradoxe. Elles passent donc le plus clair de leur temps à s'entraîner pour une compétition de Beach flags : une course dans le sable où il faut être la première à attraper un drapeau pour gagner. Cette épreuve, pouvant être faite entièrement vêtue, est la seule à laquelle ces sauveteuses peuvent participer.

Le récit, tel une fable, conte l'histoire de Vida, la favorite du groupe avant l'arrivée de Sareh, bien meilleure coureuse qu'elle. Une concurrence effrénée s'installe entre les deux jeunes filles, entraînant ainsi la médisance des autres.

La singularité de ce court-métrage se retrouve principalement dans les séquences de rêves. La vie de Vida est ponctuée de cauchemars dans lesquels ses combats quotidiens sont symbolisés par des noyades. Les couleurs sombres et l'animation énergique de ces séquences rend compte de l'angoisse qu'elle ressent face à son quotidien.

« Beach Flags » n'est pas sans rappeler « Persepolis », le long-métrage d'animation de Vincent Paronnaud et Marjane Satrapi, adapté de la propre bande dessinée éponyme de cette dernière. Les deux films sont réalisés en 2D traditionnelle, ont des traits relativement proches et tracent des portraits de femmes iraniennes, opprimées par leur société. Cependant, à la grande différence de « Persepolis », « Beach Flags » est coloré. L'utilisation d'aplats de couleurs pour les personnages et de décors peints à la gouache fortement diluée transporte le spectateur dans un monde enfantin, renforçant l'idée de conte.

Sarah Saïdan réalise ici un premier film abouti, qui témoigne de la condition de la femme en Iran, son pays d'origine, et des échappatoires que certaines peuvent y trouver. Dans son film, Sareh, bientôt mariée de force, pourrait retrouver sa liberté si elle gagnait la course, seulement c'est sa rivale Vida qui détient la clé de son avenir. Quelque peu manichéen, le film de Sarah Saïdan se clôt comme un conte où le sacrifice et la solidarité gagnent face à l'ambition égoïste de la victoire et aux considérations liberticides d'un Etat totalitaire.

Source : http://www.formatcourt.com/2014/12/beach-flag-de-sarah-saidan/

Le sujet du film de Sarah Saïdan touche à la condition féminine dans l'Iran des mollahs, à travers ses jeunes héroïnes s'entraînant pour un concours international de sauvetages en mer.

Ce motif est inattendu, et même inconnu de nos regards occidentaux ; ce choix apparaît très personnel, jouant habilement d'un cadre politique, social et culturel très rigide, en total contraste avec un graphisme dont la grâce frappe d'emblée.
La narration s'enracine à l'époque contemporaine et trouve sa propre originalité, tout en évoquant les thématiques de Marjane Satrapi, abordées avec bonheur dans Persépolis – une série de bandes dessinées, puis un long métrage d'animation datant de 2007.

Vida et Saleh sont deux jeunes filles en pleine rivalité sportive, ce qui permet à Sarah Saidan de poser un prisme pour évoquer la question des mariages arrangés ou celle du refus de l'ouverture vers l'extérieur. Le corps féminin lui-même est inscrit dans un tabou absolu, puisque la discipline, quoique aquatique, ne tolère évidemment aucun maillot de bain, mais des tenues couvertes, jugées plus décentes – et comprenant un voile, forcément. C'est la condition des sportives professionnelles dans son pays natal qui a d'abord intéressé, de son propre aveu, l'artiste. Par exemple, les nageuses sont absolument interdites de toute compétition internationale. Cette impasse confine à l'absurdité avec

le cas des sauveteuses, qui sont représentées dans le film : elles sont autorisés à se mesurer à des concurrentes d'autres nations car certaines épreuves, comme celle qui est nommée « Beach Flags », se déroulent sur la plage, donc avec la possibilité d'être entièrement habillées, pour courir et attraper des drapeaux plantés dans le sable, mais sans jamais aller dans l'eau, qui est pourtant d'évidence l'élément « naturel » de la discipline ! La réalisatrice a décidé de l'envisager sur un mode humoristique et en utilisant une technique d'animation de dessins traditionnelle, au rendu final littéralement splendide. La palette chromatique joue sur les teintes pastel et chaque séquence insiste sur des variantes : des bleus, gris et noirs (dans la séquence onirique d'ouverture, qui devient inquiétante) ; des bruns, jaunes et ocres (pour les scènes d'entraînement sur la plage). Le brio graphique se traduit aussi dans la façon de camper Vida et son équipière/adversaire Saleh, qui fait son apparition dans l'équipe et se montre plus rapide et performante qu'elle, qui était jusqu'alors la star incontestée de la discipline… Saleh est plus grande, elle a les cheveux et les yeux clairs, alors que Vida les a bien noirs. Il y a une vraie tension qui s'installe dans leur face-à-face inattendu puisque Vida était sûre d'être choisie pour représenter son pays en Australie.

Cette rivalité se traduit même en altercation et Vida entretient une animosité envers la nouvelle venue.

Mais l'écriture réserve un rebondissement dramatiquement subtil et ouvrant plus largement le propos sur la réalité culturelle de la société locale : Vida surprend les larmes dans les yeux de Saleh, qui s'apprête à être mariée contre son gré et à sacrifier ses rêves d'épanouissement personnel – à travers la compétition nationale que toutes deux guignent. Ce rêve partagé a ainsi un aboutissement imprévu : les ennemies d'hier deviennent des alliées, contre ceux qui entendent les contraindre. Leur union fera leur force, à travers une substitution d'identité, un échange de vêtements qui berne jusqu'aux parents autoritaires de Saleh. Celle-ci atteint son but et son ancienne rivale en est la première heureuse. Le monde bouge lorsque les femmes prennent l'initiative de contrarier leur destin présumé : puisse cette formidable leçon guider le vingt-et-unième siècle… et les suivants !

Source : http://www.filmcourt.fr/files/7043/fiche_Beach_Flags.pdf

Biographie :

Sarah Saidan, née en 1978 est une réalisatrice de films d'animation. Originaire d'Iran, elle a étudié à l'université de Téhéran, où elle a réalisé ses deux premiers films d'animation : « faale ghahveh » (2002) et « Risheh » (2004). Deux films d'animations fabriqués selon la technique d'animation traditionnelle. En 2009, elle intègre l'école de La Poudrière à Valence. Son film de fin d'études "Quand le chat est là..." est sélectionné en 2011, au Festival international du court métrage de Clermont Ferrand, dans la catégorie de films pour enfant. La même année, elle s'intéresse au sujet de femmes athlètes iraniennes et démarre le projet « Beach Flags »…

Le Repas dominical

De Céline Devaux
France – 2015 – ordinateur 2D, rotoscopie – 14 minutes
Scénario : Céline Devaux / Animation : Céline Devaux / Son : Lionel Guenoun / Musique : Flavien Berger / Montage : Céline Devaux, Chloé Mercier / Mixage : Lionel Guenoun / Voix off : Vincent Macaigne, George Blagden / Production : Ron Dyens (Sacrebleu Productions)
famille – homosexualité – identité

C'est dimanche. Au cours du repas, Jean observe les membres de sa famille. On lui pose des questions sans écouter les réponses, on lui donne des conseils sans les suivre, on le caresse et on le gifle, c'est normal, c'est le repas dominical.

Distinctions, sélections :

Sélection officielle court-métrage au Festival international du film de Cannes (France) 2015
Hors compétition – Festival international du film d'animation d'Annecy (France) 2015
Prix Unifrance du court-métrage (France) 2015

Analyse :

Porté par une partition extrêmement bien ficelée (signée Flavien Berger) et une voix reconnaissable entre toutes (celle, cassée, de Vincent Macaigne, décidément de tous les coups/courts), « Le Repas dominical » démarre noir, jaune, vert, musical, sifflotant, alcoolisé, hurlant. C'est parti pour 14 minutes ininterrompues de voix, de sons, de dessins en tous genres. L'anti-héros, Jean, se rend donc comme chaque semaine au repas familial où les invariables et inégalables convives ordinaires (ses parents, ses vieilles tantes vierges et sa grand-mère) passent leur temps à picoler et à commenter son homosexualité vécue comme un « curieux mélange de défaite et d'égotisme ». Les ennuis ne tardent pas à pointer ; en même temps que les éternelles questions fâcheuses (études, logement, vie perso et sexuelle).

D'un verre à l'autre, le particulier devient collectif et chacun se met à commenter la vie, le monde, les lampadaires, les taxes, etc. Là, tout s'emballe, le film, Macaigne, l'animation, la couleur, la musique : ça hurle, ça s'agite, ça s'excite dans tous les sens, les voix se font écho, provoquant ici et là des sourires, des rires, des surprises et des clins d'œil au film précédent (cf. les fantasmes de la mère) ou à un peintre admiré (Magritte, par exemple).

Et puis, le film prend une toute autre tournure : des silences s'installent, la voix se calme en même temps que la musique. Jean commence à observer sa mère délurée qu'il aime et son père taciturne qu'il aime tout autant et referme à un moment la porte. Il sait bien qu'il reviendra dimanche prochain, que le même cirque recommencera et que l'observation de/par ses pairs reprendra comme à chaque fois.

Le tour de force de Céline Devaux est bel et bien de jouer sur les deux tableaux, le déluré et le mélancolique et de bien s'entourer (une production, Sacrebleu, en phase avec l'anim' de qualité, un compositeur, Flavien Berger qui collabore à tous ses projets sans jamais avoir vraiment travaillé dans le cinéma, et un comédien, Vincent Macaigne qu'on n'attendait pas sur un projet pareil, animé donc). Visuellement, le film en jette, chaque plan faisant preuve d'originalité, de délire, lié autant à l'alcoolémie des sujets qu'à leur inconscient, et tout cela colle au tempo du film très bien rythmé.

Devaux se lâche, tord ses personnages, règles ses comptes au passage avec quelques repas de famille douloureux, s'éclate, et chose intéressante, manie avec brio la couleur, la folie, les partis-pris (le son pluridirectionnel par exemple) et les variations musicales d'une séquence à l'autre. Souffle de liberté, transition nécessaire, étape professionnelle ? Le film est une sacrée réussite et devrait rallier bon nombre de convives à sa table, tant du côté des sélectionneurs que des spectateurs.

Source : http://www.formatcourt.com/2015/05/le-repas-dominical-de-celine-devaux/

Entretien avec Sarah Saïdan :

Quel effet ça fait d'être sélectionnée au Festival de Cannes?
Je suis très heureuse! Je suis hyper contente car, dans cette catégorie, les gens avaient aussi le choix avec des œuvres de fiction, il n'y avait pas seulement des films d'animation. Et ça, j'en suis particulièrement fière.

Votre court-métrage s'intitule *Le repas dominical*, pourquoi vous êtes-vous intéressé intéressée à ce thème?
Pour moi, le repas dominical est un moment de fracture assez important. C'est le seul espace-temps qui reste une fois qu'on a quitté sa cellule familiale. Donc le rapport quotidien qu'on a à ses parents, ses frères et sœurs, devient un rapport ponctuel. C'est une cellule assez courte au cours de laquelle tout le monde doit avoir le temps de raconter ce qui se passe et dire ce qui lui arrive. Ça crée des catégories et des simplifications qui sont un peu inévitables. On est obligé de se définir davantage un peu plus vite, parce qu'on a plus assez de temps pour parler autant qu'avant. Finalement, je m'intéresse à ce passage à l'âge adulte.

Est-ce difficile aujourd'hui de faire produire son court-métrage pour une jeune réalisatrice?
Je pense que ça peut être difficile et que j'ai eu de la chance. J'ai eu un très bon contact avec la maison de production avec laquelle je travaille (Sacrebleu Productions), tout s'est vraiment passé de manière fluide. Après je pense qu'il est bien plus facile de faire produire un court-métrage qu'un long.
Avec mon film de diplôme (Vie et mort de l'illustre Grigori Efimovitch Raspoutine), j'avais eu un prix au festival de Clermont-Ferrand et un autre au festival Premiers Plans d'Anger.

Les deux m'avaient énormément apporté. Ça m'a vraiment permis de rencontrer pleins de gens, j'espère que ce sera aussi le cas pour celui-là.

Source : http://www.20minutes.fr/cinema/1587739-20150415-celine-devaux-hyper-contente-etre-selectionnee-cannes

Biographie :

La réalisatrice Céline Devaux a étudié à l'Ecole des Arts Décoratifs de Paris (ENSAD), où elle obtenu un diplôme en cinéma d'animation. Au Festival international du court-métrage de Clermont-Ferrand 2013, son film « Vie et mort de l'illustre Grigori Efimovitch Raspoutine » a remporté le Prix de la meilleure animation francophone.

Yùl et le serpent

De Gabriel Harel
France – 2015 – ordinateur 2D – 13 minutes
Scénario : Gabriel Harel, Nicolas Pleskof / Animation : Gabriel Harel, Guillaume Lorin, Lucrèce Andreae, Titouan Bordeau, Loïc Espuche, Chenghua Yang / Ingénieur Son : Mathieu Descamps / Montage Son : Claire Cahu / Musique : Freddy Leclerc / Montage : Nicolas Desmaison / Mixage : Matthieu Deniau / Effets visuels : Gabriel Harel, Nicolas Trotignon, Luc Journot / Décoration : Gabriel Harel / Production : Amaury Ovise (Paprika Films)
métamorphose – jeunesse – délinquance

Yùl, treize ans, accompagne son grand frère Dino pour conclure un deal avec Mike, petite frappe accompagnée de son dogue argentin. Alors que la situation tourne mal, un étrange serpent apparaît.

Réalisé avec le soutien de Ciclic - Région Centre-Val de Loire

Distinctions, sélections :

Prix André Martin – Festival international du film d'animation d'Annecy (France) 2015
Compétition internationale, Anima Mundi – Rio de Janeiro – Sao Paulo (Brésil) 2015
Compétition internationale, Festival international du film de Melbourne (Australie) 2015
Compétition internationale, Festival international d'animation d'Ottawa (Canada) 2015

Note du réalisateur :

« Il y a cinq ans, petit écolier de La Poudrière, j'ai réalisé *Les Jambes du serpent*, un film d'une minute dans lequel un adolescent fantasme sur les jambes d'une fille dans le tramway. Ses collants multicolores lui suggèrent l'image d'un serpent.

L'année dernière, j'ai eu envie d'élucider ce mystérieux parallèle et revenir dans le passé de cet adolescent pour comprendre d'où lui venait cette image qui le hantait. Je l'ai appelé Yùl et j'ai décidé d'écrire une anecdote sur son enfance. Je l'ai dessiné dans son environnement, sa campagne du sud-est de la France, accompagné de son frère et d'un sale type avec un pit-bull, qui s'amuse à l'humilier. Puis, le serpent m'est apparu. Au côté de Yùl, il était merveilleux, fantastique, il devenait même gigantesque mais il restait un élément contemplatif et fardait tout son mystère.

J'ai alors décidé de profiter de la première résidence des *Projectiles* pour réécrire le scénario. Je me suis retrouvé dans les locaux de la Poudrière où j'imaginais ce serpent cinq ans plus tôt. Assez rapidement j'ai fait la rencontre d'un producteur (Amaury Ovise de Kazak Productions) qui m'a

présenté un scénariste (Nicolas Pleskof), avec qui je me suis mis à chercher la place du serpent dans la narration.
Pendant que nous écrivions, je dessinais et adaptais le graphisme à l'histoire qui se radicalisait dans sa violence et sa cruauté. Le serpent est devenu l'instrument de la vengeance de Yùl. Le symbole de la colère d'un jeune garçon humilié, mais aussi la métaphore d'une prise de conscience, celle de quitter la mue de l'enfance. »

Source : http://www.poudriere.eu/document/la_petite_lettre/la_poudriere_n13_juin_2013.pdf

Biographie :

Gabriel Harel est auteur/réalisateur, formé à l'Ecole des Beaux-Arts d'Epinal puis à La Poudrière de Valence où réalise son film de fin d'étude L'EAU A LA BOUCHE (2009). Il travaille pour la série TV MICHEL produite par le Studio Fomilage, tant à l'écriture qu'au design et à la création des personnages. YÙL ET LE SERPENT est son premier court métrage professionnel, pour lequel il a reçu avec Nicolas Pleskoff, co-auteur du film, la bourse Auteur de film d'animation de la Fondation Lagardère en 2013. Lors du dernier Festival du film d'animation d'Annecy, le film a reçu le prix André Martin – mention pour un court métrage français.

Filmographie :

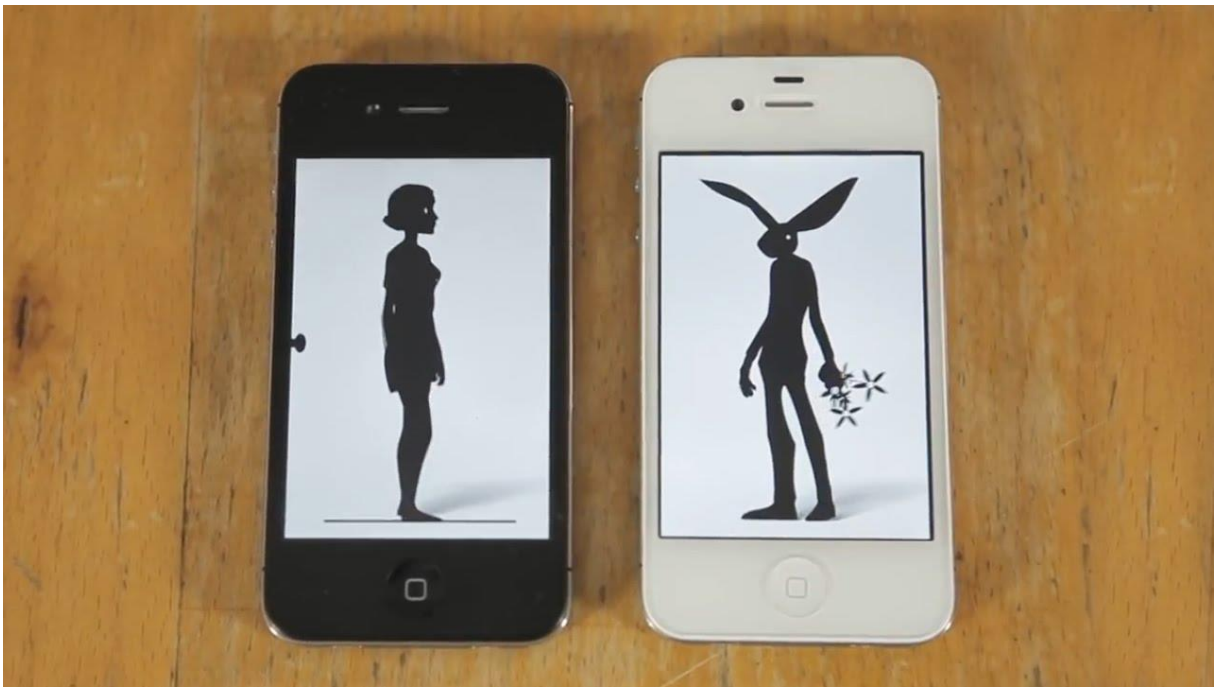
Yùl et le serpent (2015)
L'Eau à la bouche (2009)

Knock Knock

De Brunettes Shoot Blondes

Etats-Unis – 2014 – ordinateur 2D – 2 minutes

Réalisation : Brunettes Shoot Blondes / Scénario : Brunettes Shoot Blondes / Chef opérateur : Kirill Svetashov / Conseiller : Igor Kovalov / Production : SYT-X



Un lapin humanoïde animé poursuit une fille à travers différents écrans…

Analyse :

« Knock Knock ! » est une histoire d'amour sur quatorze écrans.
Le groupe ukrainien Brunettes Shoot Blondes a sorti un clip vidéo musical réalisé uniquement sur des appareils de la marque Apple. Ce clip vidéo montre une interaction de gadgets jouant des animations séparés, synchronisés en temps réel.

L'idée du clip a été développée par les membres du groupe qui ont aussi réalisé le projet.

Le concept principal de la vidéo devait montrer comment des éléments graphiques différents peuvent coopérer sur différents appareils pour créer une seule et même histoire.
Techniquement, chaque animation a été dessinée puis téléchargée sur chaque iPhone, iPad, iPod et MacBook à l'avance. Le défi principal était de tout faire fonctionner ensemble sans aucun montage.

> « Nous avons réalisé une douzaine de prises avant que tout fonctionne bien », ont dit les musiciens. « C'est un sentiment génial de savoir que nous avons réalisé ce projet et que nos amis y ont participés. Tout le monde a pris du plaisir à le réaliser. »

Le clip vidéo a été vu plus de huit millions de fois sur YouTube.

Biographie :

Brunettes Shoot Blondes est un groupe indépendant ukrainien, formé en 2010.

R h i z o m e

De Boris Labbé

France – 2015 – dessin sur papier, ordinateur 2D – 12 minutes

Réalisation : Boris Labbé / Scénario : Boris Labbé / Musique : Aurélio Edler-Copes / Montage : Boris Labbé / Décors : Boris Labbé / Compositing : Boris Labbé, Sami Guallai / Animation : Boris Labbé, Wen Fan, Loïc Sitti / Production : Ron Dyens (Sacrebleu Productions)

De l'infiniment petit à l'infiniment grand toutes choses de l'univers sont étroitement connectées les unes aux autres, en interagissant, en se recomposant, dans une combinaison de mouvements en perpétuelles métamorphoses.

Réalisé avec le soutien de Ciclic - Région Centre-Val de Loire

Distinctions, sélections :

Prix André Martin, meilleur film français dans la catégorie court-métrage, Festival international du film d'animation d'Annecy (France) 2015

Note du réalisateur :

« D'une manière générale, la narration n'est pas l'axe le plus important que je développe lorsque je réalise un film. Je viens d'une formation à la fois cinématographique et d'art contemporain et je tente de développer mes projets sur un équilibre tendu entre ces deux médiums. Je me situe donc plus du côté d'une démarche conceptuelle, où un ensemble de films et d'œuvres font sens ; ce film vient donc dans cette continuité artistique qui m'est chère.

Pour ce projet je m'intéresse surtout à la construction, à l'organisation interne des animations et au processus génératif du film en évolution permanente.

Pour moi il s'agit d'un jeu de logique, un casse-tête animé, une architecture mouvante avec toutes les contraintes qu'elle implique (spatiale, temporelle et technique), telle une composition musicale millimétrique et évolutive à la Steve Reich.

Le film se développe sur un long plan-séquence d'environ 11 minutes, chose complexe à mettre en place dans son ensemble au vu de la multitude des scènes animées internes, et de certaines actions importantes à rendre visible. Mais cette continuité visuelle et sonore m'apparaît primordiale pour le propos du film et ce sur plusieurs points de vues. D'abord parce que ce film est une représentation (certes partielle) de l'infini de l'espace et du temps. Il y a quelque chose de doux et fluide dans cette idée, mais cela crée également une sorte de vertige qui m'intéresse. Ensuite, parce que tous les jeux visuels créés par les animations ont besoin du plan-séquence pour exister : le film laisse au spectateur la possibilité de parcourir des yeux ce vaste monde relativement librement, de suivre son évolution et se perdre dans la multitude des scènes.

Un des intérêts du film est qu'il sera impossible pour le spectateur de suivre autant de mouvement en même temps, de la même manière qu'il est impossible de voir tous les détails d'un tableau de Bosch d'un seul regard ; ce sera l'une des forces du film, jouant sur cette sensation contradictoire d'émerveillement et de frustration. Le temps du film ne donnera donc pas la possibilité de tout voir en détail et encouragera le spectateur à se replonger dans un autre visionnage.

L'interprétation du film est assez libre, puisque non contraint par une narration très présente et explicite. J'estime que l'on peut prendre ce film sur différents niveaux de lecture (dont certains m'échappent certainement) : comme dans un rhizome, le sens n'est pas unilatéral.
D'un côté pour moi, il s'agit d'une allégorie de la formation et de l'organisation du monde (même si cela reste hors de notre réalité), avec toute l'inter-connectivité des choses de l'univers, dans son organisation cyclique à petite et grande échelle, vers des destins parallèles, par ses transformations multiples, de l'organique au minéral... C'est ici que pour moi le mot rhizome prend tout son sens. Au-delà du jeu formel, il s'agit de représenter une constante qui régit notre univers de façon globale, de l'infiniment petit à l'infiniment grand, chaque chose à mon sens étant étroitement connectée les unes aux autres, en interagissant, en se recomposant, dans une combinaison de mouvements en perpétuelles métamorphoses.

L'évolution des éléments passe schématiquement de formes abstraites simples (cellules, cubes, cercles, etc.) à une complexité organique (hommes, végétaux, bâtiments, objet hybrides, etc.) puis avec l'arrivée de la couleur les organismes reviennent vers des formes plus abstraites tout en gagnant une toute nouvelle complexité dans leur organisation.

Pour moi ce film est comme un jeu mental, une sorte de science-fiction-expérimentale, où je crée une forme de vie qui possède sa propre autonomie, comme une biologie de synthèse mais animée.

Parallèlement, il est une allégorie sur le fonctionnement et sur le processus de la pensée. Le schéma parcouru par la pensée, dans son organisation, sa construction, par association, en évolution permanente, me ramène au modèle du rhizome : une pensée ne vient jamais d'elle-même, elle fait appel à la mémoire, fonctionne par association d'éléments hétérogènes parfois non rationnels, crée des connexions, des allers retours, des cheminements improbables, etc... La pensée ne se développe jamais sur un schéma en arborescence mais bien sur un système complexe rhizomique.

Un autre point de vue qui m'intéresse (qui est à la fois lié au processus de la pensée et à celui de l'évolution du monde) est que dès le début du développement de l'organisme on voit très vite apparaître des formes qui se reproduisent les unes les autres par rencontre et association : il y a un côté « sexué » dans cette dynamique (au-delà du mâle/femelle). Le rhizome a un rapport à la sexualité, avec les choses du monde et celle de la pensée.

Pour ma part, j'y ajoute par extension un rapport au dessin et si on va plus loin au dessin d'animation : il est étroitement lié à cet ensemble pour sa capacité de représentation (représenter le monde en mouvement) et son rapport à la mémoire (au cheminement de la pensée). »

Biographie :

Dessinateur d'origine, Boris Labbé développe depuis ces six dernières années une démarche en vidéo d'animation. Expérience après expérience, les films qu'il réalise tendent à sortir du schéma spatio-temporel qu'impose le cinéma classique, évoluant vers des dispositifs d'installation vidéo qui incluraient les grandes révolutions technologiques du siècle passé, croisées avec les technologies numériques de dernières générations. Toutes ses vidéos, à l'instar d'une partie de l'héritage cinématographique expérimental, ont pour emblème la palingénésie, notion faisant à la fois appel à la boucle et à la régénération : retour cyclique de mêmes évènements ; réapparition régulière de caractères ancestraux ; retour éternel à la vie.

Boris Labbé est né en 1987 à Lannemezan (Hautes Pyrénées). Il vit et travaille à Madrid, Espagne. Il étudie à l'école des beaux-arts de Tarbes (ESACT) puis à l'école du cinéma d'animation d'Angoulême (EMCA) jusqu'en 2011. Il fut ensuite membre de l'Académie de France à Madrid, résident à la Casa de Velázquez (2011-2012), en résidence à la HEAR - Haute école des arts du Rhin (octobre-décembre 2013), puis résident à CICLIC Région Centre (2014).

Ces dernières années ses travaux ont été montrés en exposition d'art contemporain en France et en Espagne ainsi que dans plus d'une soixantaine de festivals de cinéma internationaux. Il reçoit notamment le Prix Spécial du jury au festival d'Annecy en 2012 pour son film Kyrielle, ainsi que le prix de la meilleure œuvre audiovisuelle au roBot festival à Bologne et le prix de la meilleure installation vidéo au festival Multivision à Saint-Pétersbourg en 2013 pour sa pièce Danse macabre. Son dernier court-métrage Rhizome, produit par Sacrebleu Productions, vient d'être sélectionné en compétition officielle du Festival international du Film d'Animation d'Annecy 2015.

Filmographie :

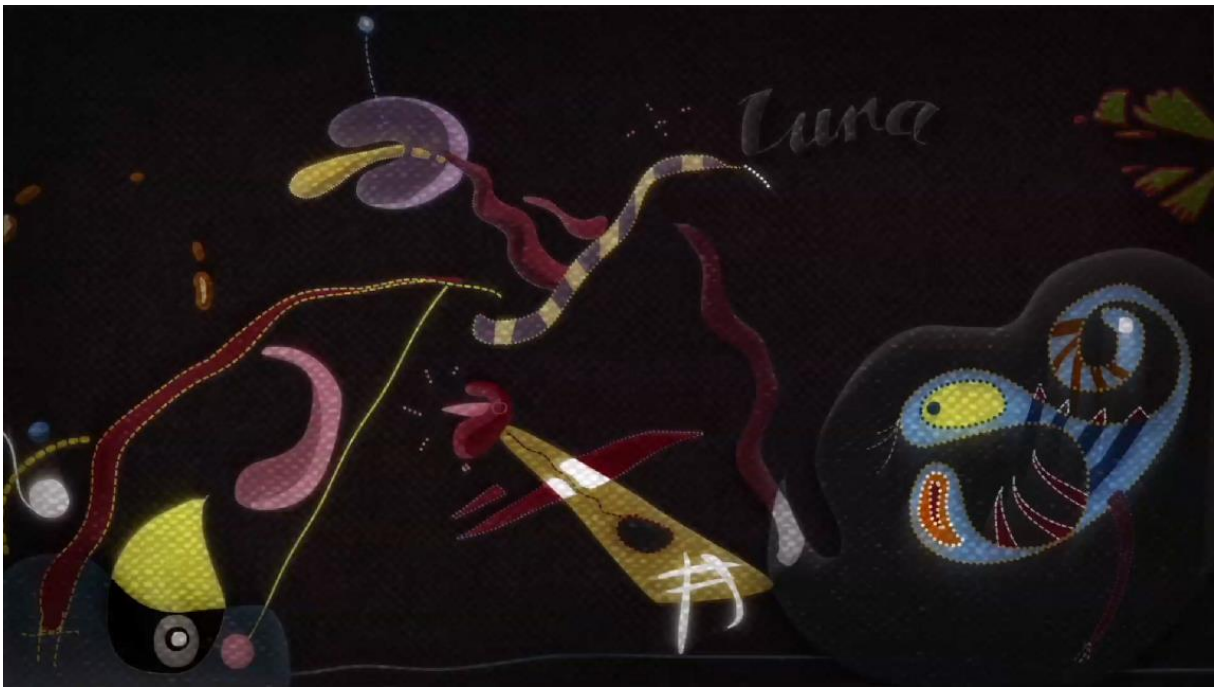
Rhizome (2015)
Kyrielle (2011)

S o n á m b u l o

De Theodore Ushev

Canada, Croatie – 2014 – ordinateur 2D, dessin sur papier – 4 minutes

Réalisation : Theodore Ushev / Animation : Theodore Ushev / Graphisme : Theodore Ushev / Montage : Theodore Ushev / Musique : Nikola Gruev / Son : Olivier Calvert / Production : Unité Centrale (Theodore Ushev)



L'ombre autour de la ceinture / elle rêve à son balcon (...) Dessous la lune gitane / toutes les choses la regardent / mais elle ne peut pas les voir.

Distinctions :

Prix spécial du jury – Animafest de Zagreb (Croatie) 2015
Mention spéciale – Fest Anca (Slovaquie) 2015
Prix de la meilleure musique – Animator Festival (Pologne) 2015

Analyse :

Sonámbulo est un voyage surréaliste à travers les formes et les couleurs, inspiré du poème « Romance Somnambule » de Federico García Lorca; une poésie visuelle qui se déploie au rythme d'étranges rêves et de nuits passionnantes.

Biographie :

Theodore Ushev est un animateur, graphiste, illustrateur et artiste multimédia. Il a été diplômé de l'Académie Nationale des beaux-arts de Sofia (Bulgarie) et s'est ensuite installé à Montréal en 1999 pour explorer les nouveaux médias et l'animation digitale. Il est le réalisateur de films primés comme Gloria Victoria, Lipsett Diaries, Drux Flux, Tower Bawher et beaucoup d'autres.

Filmographie :

Sonámbulo (2014)
Third Page from the Sun (2014)
Gloria Victoria (2013)
Joda (2012)
Demoni (2012)
Nightingales in December (2011)
Les journaux de Lipsett (2010)
Drux Flux (2008)
Tzaritza (2007)
Sou (2006)
L'homme qui attendait (2006)
Tower Bawher (2006)
Here Comes a Miracle (2003)

P e r i p h e r i a

De David Coquard-Dassault

France – 2015 – ordinateur 2D – 12 minutes

Réalisation : David Coquard-Dassault / Scénario : David Coquard-Dassault, Patricia Valeix / Musique : Christophe Héral / Montage : David Coquard-Dassault, Nicolas Schmerkin / Effets spéciaux : Nicolas Guilloteau / Production : Emilie Schmerkin (Autour de Minuit Productions)

architecture – urbanisme - ville

Voyage au cœur d'un grand ensemble de banlieue laissé à l'abandon, *Peripheria* dresse le portrait d'un environnement urbain devenu sauvage : une Pompéi moderne où le vent souffle et les chiens rôdent, sur les traces de la vie humaine.

Sélections :

Compétition de courts métrages au Festival international du film de Toronto (Canada) 2015

Biographie :

David Coquard-Dassault est né à Grenoble. Il a été diplômé des Arts Décoratifs de l'Ecole Emile Cohl à Lyon en 2001. Il est illustrateur de nouvelles et de livres jeunesse. Il a également travaille sur le développement de jeux vidéo.

Filmographie :

Peripheria (2015)
L'Ondée (2008)

Dumb ways to Die

De Julian Frost

Australie – 2012 – ordinateur 2D – 3 minutes

Réalisation : Julian Frost / Directeur de création : Pat Baron / Production : Cinnamon Darvall, Mark Bradley

Tout un tas de personnages trouvent la mort de manière ridicule et sanglante.
Pourtant ils le prennent bien et leurs cadavres dansent joyeusement ensemble.

Distinctions :

Meilleur film d'animation, meilleure campagne militante pour un service public – Webby Awards (Etats-Unis) 2013
Siren d'or de la meilleure publicité de l'année – Commercial Radio Australia 2013
Cristal pour un film de commande au Festival d'Annecy (France) 2013
Grand trophée de la catégorie campagne publicitaire – Festival international des publicités de New-York (Etats-Unis) 2013

Analyse :

Dumb Ways to Die est une campagne publicitaire du service public australien pour « Metro Trains » à Melbourne, pour promouvoir la sécurité ferroviaire. La vidéo a été postée sur YouTube le 14 novembre 2012 et a été vue par 2,5 millions de personnes en l'espace de 48 heures et 4,7 millions un jour plus tard. Aujourd'hui, elle compte plus de 110 millions de vues.

La chanson Dumb Ways to Die a été écrite par John Mescall. Elle est composée et produite par Ollie McGill du groupe The Cat Empire et interprétée par Emily Lubitz, chanteuse du groupe Tinpan Orange. Un jour après sa sortie sur iTunes, la chanson prend place dans le top 10 d'écoute et dépasse rapidement des chansons populaires d'artistes comme Rihanna. Elle est alors décrite comme le « plus grand succès tube viral d'Australie ».

« Dumb ways to Die is just this wonderful, magical piece of work that connects across every culture, language, demographic and geographic », Harris Diamond, CEO, McCann Worldgroup.